

Quel fil d'Ariane me mène
Au long des dédales sourds?
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe
Cette enfant fut-elle liée par la cheville
Pareille à une esclave fascinée?)
L'auteur du songe
Presse le fil,
Et viennent les pas nus

Un à un
Comme les premières gouttes de pluie
Au fond du puits.
Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés
Suinte sous le pas des portes
Aux chambres secrètes et rondes,
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.
Je regarde avec étonnement
À même les noirs ossements
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,
Sur la poitrine des rois, couchées,
En guise de bijoux
Me sont offertes
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés:
La fumée d'encens, le gâteau de riz séché
Et ma chair qui tremble:
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente
Des fleurs violettes en guise de prunelles,
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis;
Et cet oiseau que j'ai
Respire
Et se plaint étrangement.

Un frisson long
Semblable au vent qui prend, d'arbre en arbre,
Agite sept grands pharaons d'ébène
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,
Simulant le dernier tourment
Cherchant son apaisement
Et son éternité
En un cliquetis léger de bracelets
Cercles vains jeux d'ailerons
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi
Ils me couchent et me boivent;
Sept fois, je connais l'étau des os
Et la main sèche qui cherche le cœur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible
Les membres dénoués
Et les morts hors de moi, assassinés,
Quel reflet d'aube s'égare ici?
D'où vient donc que cet oiseau frémit
Et tourne vers le matin
Ses prunelles crevées?

(Le Tombeau des rois)

JE SUIS LA TERRE ET L'EAU

Je suis la terre et l'eau, tu ne me passeras pas à gué, mon ami,
mon ami

Je suis le puits et la soif, tu ne me traverseras pas sans péril,
mon ami, mon ami

Midi est fait pour crever sur la mer, soleil étale, parole
fondue, tu étais si clair, mon ami, mon ami

Tu ne me quitteras pas essayant l'ombre sur ta face comme un vent fugace, mon ami, mon ami

Le malheur et l'espérance sous mon toit brûlent, durement noués, apprends ces vieilles noces étranges, mon ami, mon ami

Tu fuis les présages et presses le chiffre pur à même tes mains ouvertes, mon ami, mon ami

Tu parles à haute et intelligible voix, je ne sais quel écho sourd traîne derrière toi, entends, entends mes veines noires qui chantent dans la nuit, mon ami, mon ami

Je suis sans nom ni visage certain ; lieu d'accueil et chambre d'ombre, piste de songe et lieu d'origine, mon ami, mon ami

Ah quelle saison d'âcres feuilles rousses m'a donnée Dieu pour t'y coucher, mon ami, mon ami

Un grand cheval noir court sur les grèves, j'entends son pas sous la terre, son sabot frappe la source de mon sang à la fine jointure de la mort

Ah quel automne ! Qui donc m'a prise parmi des cheminement de fougères souterraines, confondue à l'odeur du bois mouillé, mon ami, mon ami

Parmi les âges brouillés, naissances et morts, toutes mémoires, couleurs rompues, reçois le cœur obscur de la terre, toute la nuit entre tes mains livrée et donnée, mon ami, mon ami

Il a suffi d'un seul matin pour que mon visage fleurisse, reconnais ta propre grande ténèbre visitée, tout le mystère lié entre tes mains claires, mon amour.

(Mystère de la parole)

NEIGE

La neige nous met en rêve sur de vastes plaines, sans traces ni couleur

Vieille non cœur, la neige nous met en selle sur des coursiers d'écume

Sonne l'enfance couronnée, la neige nous sacre en haute mer, plein songe, toutes voiles dehors

La neige nous met en magie, blancheur étale, plumes gonflées où perce l'œil rouge de cet oiseau

Mon cœur ; trait de feu sous des palmes de gel file le sang qui s'émérveille.

(Mystère de la parole)

LA SAGESSE M'A ROMPU LES BRAS

La sagesse m'a rompu les bras, brisé les os
C'était une très vieille femme envieuse
Pleine d'onction, de fiel et d'eau verte

Elle m'a jeté ses douceurs à la face
Désirant effacer mes traits comme une image mouillée
Lissant ma colère comme une chevelure noyée

Et moi j'ai crié sous l'insulte fade
Et j'ai réclamé le fer et le feu de mon héritage.

Voulait y faire passer son âme bénie comme une vigne
Elle avait taillé sa place entre mes côtes.
Longtemps son parfum m'empoisonna des pieds à la tête

Mais l'orage mûrissait sous mes aisselles,
Musc et feuilles brûlées,
J'ai arraché la sagesse de ma poitrine,
Je l'ai mangée par les racines,
Trouvée amère et crachée comme un noyau pourri

J'ai rappelé l'ami le plus cruel, la ville l'ayant chassé,
les mains pleines de pierres.
Je me suis mise avec lui pour mourir sur des grèves mûres
Ô mon amour, fourbis l'éclair de ton cœur, nous nous
battrons jusqu'à l'aube

La violence nous dresse en de très hautes futaies

Nos richesses sont profondes et noires pareilles au contenu
des mines que l'éclair foudroie.

En route, voici le jour, fièvre en plein cœur scellée
Des chants de coqs trouent la nuit comme des lueurs
Le soleil appareille à peine, déjà sûr de son plein midi,
Tout feu, toutes flèches, tout désir au plus vif de la lumière,
Envers, endroit, amour et haine, toute la vie en un seul
honneur.
Des chemins durs s'ouvrent à perte de vue sans ombrage
Et la ville blanche derrière nous lave son seuil où coucha
la nuit.

(Mystère de la parole)

ÈVE

Reine et maîtresse certaine crucifiée aux portes de la ville la
plus lointaine

Effraie rousse aux ailes clouées, toute jointure disjointe,
toute envergure fixée

Chair acide des pommes vertes, beau verger juteux, te voici
dévastée claquant dans le vent comme un drapeau crevé

Fin nez de rapace, bec de corne, nous nous en ferons des
amulettes aux jours de peste

Contre la mort, contre la rage, nous te porterons scapulaires
de plumes et d'os broyés

Femme couchée, grande fourmilère sous le mélèze, terre
antique criblée d'amants

Nous t'invoquons, ventre premier, fin visage d'aube passant
entre les côtes de l'homme la dure barrière du jour

Vois tes fils et tes époux pourrissent pêle-mêle entre tes
cuisses, sous une seule malédiction

Mère du Christ souviens-toi des filles dernières-nées, de
celles qui sont sans nom ni histoire, tout de suite fracassées
entre deux très grandes pierres

Source des larmes et du cri, de quelles parures vives nous
léguas-tu la charge et l'honneur. L'angoisse et l'amour, le
deuil et la joie se célèbrent à fêtes égales, en pleine face
gravées, comme des paysages profonds

Mère aveugle, explique-nous la naissance et la mort et tout
le voyage hardi entre deux barbares ténébreux, pôles du
monde, axes du jour

Dis-nous le maléfice et l'envoûtement de l'arbre, raconte-
nous le jardin, Dieu clair et nu et le péché farouchement
désiré comme l'ombre en plein midi

Dis-nous l'amour sans défaut et le premier homme défait
entre tes bras

Souviens-toi du cœur initial sous le sacre du matin, et
renouvelle notre visage comme un destin pacifié

La guerre déploie ses chemins d'épouvante, l'horreur et la
mort se tiennent la main, liés par des secrets identiques, les
quatre éléments bardés d'orage se lèvent pareils à des dieux
sauvages offensés

La douceur sous le fer est brûlée jusqu'à l'os, son cri trans-
perce l'innocent et le coupable sur une seule lame embrochée

Vois-nous, reconnais-nous, fixe sur nous ton regard sans
prunelle, considère l'aventure de nos mains filant le mystère
à la veillée comme une laine rude

L'enfant à notre sein roucoule, l'homme sent le pain brûlé, et
le milieu du jour se referme sur nous comme une eau sans
couture

Eve, Ève, nous t'appelons du fond de cette paix soudaine
comme si nous nous tenions sans peine sur l'appui de notre
cœur justifié

Que ta mémoire se brise au soleil, et, au risque de réveiller le
crime endormi, retrouve l'ombre de la grâce sur ta face
comme un rayon noir.

(Mystère de la parole)

à l'étrémité dans le cerje et l'ogive notre feu se châtre
et vend aux idoles sa mort interminable

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS I

mieux que de la boue des printemps
mieux que des feuilles mortes et du vent ras ce mau-
vais marin de mes fièvres
de tes lèvres de tes lèvres à la fatigue du ciel rouge et
tendre ostensorio béant à nouveau l'aurore
de la riche saison de tes bras je m'élève et je me bats
par les muettes nuits de l'enfance défiée
petit batailleur aux genoux en sang je m'entête à re-
bours par tous les sentiers hagards par les tranchées et les
forêts vendues
je sangle pas à pas les anciennes terreurs et les fougères
délivrées m'enserrent nuptial

tu ne sauras jamais tu ne sauras jamais ce qui saisit
le monde en ce matin d'où je nais pour qu'il vienne ainsi
trembler à tes cils y boire son secret
et le secret de ma colère heureuse
de tes lèvres oh le sang chantant plus clair de la caresse
des couteaux fusant tournoi dans la clairière de ton corps
livré aux terribles fenaisons de la guerre

j'entends gémir la nuit de ton œil brun la plainte-mère
au nid feuillu de la rosée et la bête illuminée qui enfante
— ô profonde terre déchirée
d'où je m'érige droit parmi les herbes drues et les armes
du jour

non je n'aurai même pas ce sanglot d'être libre
dans le dur éclat de ma force je marche déjà sur les
blés amoureux
et le monde accablé sous ma brusque tendresse bêle et
bave à mes talons à ma cuirasse

je crie ce jour de ma naissance au front tatoué de colère
du ciel enfin terrassé qui croule dans mes membres

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS II

*«Parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres.»*

Gaston Miron

les printemps étaient doux oui
doux saumâtres les printemps de mon pays
un lent malaise de charbon passait entre nos deux corps
oui
je t'aimais je souffrais les soleils étaient en prison
un lent malaise de charbon gâchait l'aurore entre nos
dents tu te souviens
j'allais à tes lèvres comme on retourne à la source
et toujours sur la piste muette s'abattait l'ombre blessée
à mort
du seul paysage de notre amour
ô toi et moi rives toujours désassemblées sur le deuil
infini des docks
et l'exil au long cri d'oiseau noyé dans la flaque du
petit matin

(Terre Québec)

L'AFFICHEUR HURLE

j'écris à la circonstance de ma vie et de la tienne et
de la vôtre ma femme mes camarades
j'écris le poème d'une circonstance mortelle inéluctable
ne m'en veuillez pas de ce ton familier de ce langage
parfois gagné par des marais de silence
je ne sais plus parler
je ne sais plus que dire

la poésie n'existe plus
que dans des livres anciens tout enlumines belles voix
d'orchidées aux antres d'origine parfums de dieux
naissants
moi je suis pauvre et de mon nom et de ma vie
je ne sais plus que faire sur la terre
comment saurais-je parler dans les formes avec les
intonations qu'il faut les rimes les grands rythmes
ensorceleurs de choses et de peuples

je ne veux rien dire que moi-même
cette vérité sans poésie moi-même
ce sort que je me fais cette mort que je me donne
parce que je ne veux pas vivre à moitié dans
ce demi-pays

dans ce monde à moitié balancé dans le charnier
des mondes
(et l'image où je me serais brûlé « dans la
corrida des étoiles » la belle image instauratrice
du poème

je la rature parce qu'elle n'existe pas qu'elle
n'est pas à moi)
et tant pis si j'assassine la poésie
ce que vous appellerez vous la poésie
et qui pour moi n'est qu'un hochet
car je renonce à tout mensonge
dans ce présent sans poésie
pour cette vérité sans poésie

moi-même
(...)

j'habite en une terre de crachats de matins hâves et
de rousseurs malsaines les poètes s'y suicident et
les femmes s'y anéminent les paysages s'y lézardent et
la rancœur purulle aux lèvres de ses habitants
non non je n'invente pas je n'invente rien je sais
je cherche à nommer sans bavure tel que c'est
de mourir à petit feu tel que c'est de mourir poliment
dans l'abjection et dans l'indignité tel que c'est

de vivre ainsi
tel que c'est de tourner retourner sans fin dans
un novembre perpétuel dans un délire de poète fou
de poète d'un peuple crétinisé décerelé
vivre cela le dire et le hurler en un seul long cri
de détresse qui déchire la terre du lit des fleuves
à la cime des pins
vivre à partir d'un cri d'où seul vivre sera possible
(...)

avons-nous besoin de pratiquer ici le long raisonné
dérèglement de tous les sens ne sommes-nous pas
les sombres voyants de la vie absente

dans la ruelle Saint-Christophe
dans la ruelle vérité
est-ce la vie qui fait claquer
son grand pas d'ombre et de dément

le dur petit soleil qui cogne contre les tôles des hangars
des taudis a le visage crispé de mon aujourd'hui
qu'il me regarde oui qu'il me toise et me transperce je
rends le son brisant et sec des broussailles d'arrière-
saison je suis novembre courbé sous le talon de
la bise

dans la ruelle Saint-Christophe est-ce ma vie que je
dispute aux poubelles au pavé la vie que je prends
en chasse ai-je fait d'un haut-le-cœur ma vérité
ma vérité celle qui ne réfute aucun diplôme pas
même le diplôme doré du poème ma vérité de
crânes en friches et de latentes sauvageries ma vérité
d'arrière-grands-parents leur profonde et superbe
ignorance leurs fronts butés l'ancestrale ténèbre
affleurant à l'orage folie de mes mots

la vérité vous saisissez je n'y comprends rien pas un
traiter mot et je m'en balance elle me fait mal
comme le regard oblique et jaune du clochard
le sombre soleil qui me tue sonne quelle heure au monde
quelqu'un s'est tu est-ce ma vie est-ce mon sang
quelqu'un s'est tu au fond de la ruelle est-ce la fin
de ce mal gris qui est ma vie

(...)
nous n'aurons même pas l'építape des décapités des
morts de faim des massacrés nous n'aurons été qu'une
page blanche de l'histoire
même chanter notre malheur est faux d'où lui tirer
un nom une musique
qui entendra nos pas étouffés dans l'ornière américaine
où nous précède et déjà nous efface la mort terrible
et bariolée des peaux-rouges
en la ruelle Saint-Christophe s'achève un peuple jamais
né une histoire à dormir debout un conte qui finit
par le début
il était une fois... et nous n'aurons su dire que le
balbutiement gêné d'un malheureux qui ne sait nommer
son mal
et qui s'en va comme un mauvais plaisant honteux
de sa souffrance comme d'un mensonge

dans la ruelle Saint-Christophe
dans la ruelle vérité
est-ce la mort qui fait claquer
son grand pas d'ombre et de démente

(...)
terre camarades
si la courbure du monde sous nos paumes se dérobe
toujours en ce milieu du vingtième siècle et si le
visage des choses s'allume loin de nous par-delà
l'horizon barré de nos vies
si nos cœurs sont noirs et secrets comme les nœuds de
nos chênes et si les bruits de l'univers viennent rêver
dans nos corps salariés
camarades ô bêtes entêtées le rire couve sous
l'écorce et les grands craquements du feu natal
tressautent dans la mémoire à venir
ô peuple intact sous la rature anglaise

terre camarades
ton nom Québec comme bondissement de comète
dans le sommeil de nos os comme razzia du vent

dans la broussaille de nos actes
voici que le cœur de la terre déjà bouleverse nos labours
et nos rues et que notre cœur lui répond dans le
saccage des habitudes

Québec ton nom cadence inscrite en l'épaisseur du
besoin unanime clameur franchis la forêt de nos
veines et dresse à la face du monde l'orée de notre
jour

le temps de notre humanité

décembre 63 — décembre 64

(L'Afficheur hurle)

... POINT DE FUITE

sans cesse les mains au noir
le regard-point force-lame vers ce qui fuit devant
non pas l'horizon
mais couloir
ou mieux tube

toutes paroles se consomment à l'instant sur l'aire de leur
occlusion, dès leur...

... point parfaites
mais zébrées
mais convulsives

tu trouves
intolérable
le précipité-dispersion

heurt des dis
con
t i
nus